

sont le plus et demeurent le plus longtemps sensibles. Jeunes, ils l'aiment, parce qu'en elle chantent les espoirs et les enthousiasmes de la vie, et parce qu'elle embellit et amplifie tout sentiment qu'elle exprime. Plus tard, parvenus au soir de leur existence, ils la chérissent encore, et avec une pieuse et reconnaissante tendresse, parce qu'elle évoque le passé et berce les tristesses du souvenir. Et comme le cœur a toujours l'âge d'aimer et de souffrir, la musique lui rappelle et lui fait revivre les émois de jadis : et comme elle n'exprime de nos tourments que ce que l'art en retient, que ce qu'ils ont de beauté en leur vérité poignante, le cœur croit écouter, dans la mélodie qui chante, le poème de sa vie, le drame idéalisé dont nous aurions voulu être le héros, dont nous n'en fûmes souvent que les acteurs pitoyables et maladroits.

Donc la Musique exalte intérieurement nos personnalités, et nous fait, en des instants d'illusion, aimer, souffrir, penser et croire magnifiquement. Ce n'est que rêve, et après ces échappées d'infini, nous trouvons parfois bien lourde la réalité dans laquelle nous retombons ; mais puisqu'elle nous aide à nous en évader, ne faut-il pas l'aimer comme une amie qui délivre et lui réserver au plus pur de notre cœur l'asile sacré où ses accents éveillent de si émouvants échos ?

VICTOR DEBAY.



ESSAI SUR L'INSPIRATION

(fin)

SPÉCIALE à chaque individu, l'appropriation de la forme choisie à la conception rêvée constitue le *Style*. Quand des créateurs étudient les procédés d'exécution employés dans une branche d'art, ils choisissent, selon leur goût et selon les enseignements qu'on leur donne, tels ou tels modes d'expression, les méthodes de telle ou telle école : seule la *Forme* de leurs ouvrages reflète les doctrines adoptées par eux. Le *Style* ne dépend en aucune façon des formules d'école ou des partis pris de facture. Vingt disciples du même maître adopteront les procédés de leur modèle, tous se ressembleront peut-être par la forme, chacun d'entre eux différera par le style. Inversement le même artiste peut, au cours de sa carrière, reconnaissant les désavantages ou les erreurs de telle méthode, de tel système, changer totalement de manière ; son style n'en demeurera pas moins constant, car il est le signe de sa personnalité artistique, tout comme notre nom est le signe de notre individualité sociale.

On reconnaît le génie d'un auteur dans ses œuvres de toutes formes parce que, Buffon l'a dit avec une énergique précision, *le style est de l'homme même* ; c'est-à-dire qu'il tient indissolublement à notre personnalité morale. Propre à chaque artiste, et permanent pour lui, le style est comme le cachet irrécusable des paternités intellectuelles, tandis que les formes, souvent communes à plusieurs créateurs et variables pour chacun d'eux au cours de la carrière, ne sont qu'accidents de goût et que hasard d'éducation.

Le style reflétant les actions réciproques des tendances créatrices et de l'habileté technique et demeurant toujours le même pour chaque créateur,

il en résulte que si le premier élément inspirateur ne varie pas, la forme elle-même ne saurait changer ; c'est-à-dire qu'un artiste sincère ne peut exprimer une même pensée que sous une forme unique.

La forme ne varie point si les penchants créateurs ne viennent pas à se modifier eux-mêmes. Or, conserver toujours la même forme ce serait marcher à la monotonie et atrophier ses tendances créatrices qui se transformeraient bientôt en facilité sous l'empire débilitant de l'habitude. Nous en devons conclure pour tous les artistes, soucieux de développer leur tempérament, à l'absolue nécessité de se renouveler le plus longtemps possible. Un choix de sujets très divers constitue pour eux le seul garant de vitalité créatrice. Les thèmes à traiter changeant, la pensée se renouvelle, la forme suit une évolution parallèle et l'appareil entier de l'inspiration, pivotant sur l'axe immuable du style, utilise toutes ses facultés et maintient le jeu complet de ses fonctions.

De là, pour le musicien, l'utilité majeure de traiter tous les genres, ou, s'il se consacre exclusivement à l'art dramatique et n'hérite pas lui-même ses poèmes, de changer fréquemment de collaborateur, afin de rafraîchir ses tendances et de ne tomber point dans l'emploi continu des mêmes procédés. Le peintre, le sculpteur, l'architecte chercheront également, s'ils désirent conserver leur puissance inventive, à travailler sans cesse aux ouvrages les plus différents. Les écrivains surtout, s'attachant constamment à de nouvelles études suivront le régime de cultures alternatives nécessaire, pour eux plus que pour tous les autres, à la fertilité de l'esprit.

Qui donc élèvera la voix contre les déplorables spécialisations de notre temps?... Je parlais au début de ce travail de la noble liberté mentale dont l'Inspiration n'est que l'épanouissement et j'ai tenté de montrer que celui-là seul peut se dire véritablement inspiré dont les tendances créatrices, maîtresses des difficultés matérielles, se réalisent

en toute indépendance ; mais aussi dont l'habileté technique s'épanouit au souffle libérateur des intuitions spontanées.

La spécialisation ! voilà bien en art l'irréconciliable ennemie de la liberté intellectuelle !

On peut demeurer libre devant n'importe quel sujet, qu'on le tire de son propre fonds ou que seulement on commente les forces de la nature ou les inspirations d'autrui. Le symphoniste, en écrivant une rapsodie sur des motifs populaires est libre, s'il s'assimile ces motifs au point d'en extraire ce que d'autres n'y eussent jamais soupçonné ; la magie de son style, révélant son inspiration, le rendra, par droit de conquête, légitime possesseur de thèmes devenus siens. Le paysagiste est libre quand il force la forêt, la montagne ou la mer traduites par ses pinceaux, à rendre des sentiments que seul, il sut éprouver en leur présence. Le sculpteur est libre quand il exprime, en un buste, le caractère d'une physionomie et contraint la cire à se faire l'écho de sa sympathie ou de sa répulsion pour le modèle. Libre est enfin le poète qui tire du mythe, de la légende ou de l'histoire les symboles éloquentes de ses propres méditations.

Mais jamais l'artiste ne sera libre en s'éternisant sur un thème unique, en le resassant à foison, car il deviendra l'esclave d'une forme invariable, d'une idée fixe. L'excessive habileté tarira dans son âme la source des émotions fécondes ; ce ne sera plus lui qui dominera son œuvre, mais son œuvre qui le tyranniserà.

Est ce que Léonard ou Rembrandt, ces maîtres au style si caractéristique, s'attaquèrent toujours à la reproduction des mêmes types et des mêmes scènes ? Est-ce que Beethoven n'abandonnait pas la composition d'une sonate pour travailler à Léonore et ne passait pas des grandeurs métaphysiques de la cinquième symphonie aux grâces champêtres de la Pastorale ? Est-ce que le même Shakspeare n'a pas écrit le badinage des Joyeuses commères, et les apparitions tragiques d'Elseigneur ?

Sans doute la postérité n'attribue pas une valeur égale à toutes ces productions, mais le créateur audacieux qui les tente doit à leur diversité le perpétuel rajeunissement de son intelligence.

On m'objectera, comme toujours, qu'autrefois le cycle des connaissances humaines, plus petit qu'aujourd'hui, se pouvait parcourir à la rigueur. On connaît l'argument.

Soyez donc de bonne foi ! Qui vous conseille l'universalité d'un Michel-Ange courant des chantiers de Saint-Pierre ou du tombeau de Jules II aux voûtes de la Sixtine, et traçant de la même plume un sonnet, une étude anatomique et le plan d'une fortification ? Notre âge, hélas ! pour un motif ou pour un autre, ne connaît plus les prodigieuses éruditions d'autrefois. Résignons-nous. Mais, du moins, que chaque auteur ne se cantonne pas dans son petit, dans son tout petit coin de métier !

Certains peintres devinrent d'abord exclusivement paysagistes, puis tels paysagistes ne s'attaquèrent plus qu'aux phénomènes des eaux, et, se partageant encore la besogne, l'un d'eux étudia les reflets de neige, un autre les effets de pluie, un troisième les effets de brouillard. . . . On célèbre les prestigieux talents d'un peintre de chats, d'un peintre de singes, d'un peintre de casseroles et nous savons un portraitiste qui ne fait plus que des mains ! . . . En littérature, en musique, mêmes déplorables maurs. Ah ! les belles inspirations vraiment qui doivent bouillonner dans les têtes de ces fabricants-là !

Quelques artistes, bien vivants encore, démentent glorieusement d'ailleurs ces théories tout industrielles de la division du travail. Qu'on suive donc leur exemple fortifiant ! L'inspiration est femme : infidèle à ceux qui lui rendent de monotones hommages, elle accorde ses intarissables faveurs aux hommes vraiment libres dont la fièvre indépendance les séduit et qui, prenant successivement toutes les figures, rallument par leurs attitudes protéiformes ses somnolents desirs.

Mais surtout, oh ! surtout que les deux

éléments essentiels du génie créateur, les tendances et l'habileté, se développent côte à côte dans un mutuel respect, sans rivalité fatale, sans prédominance maladroite de l'un sur l'autre !

Tous les artistes connaissent la merveilleuse silhouette de lionne blessée qu'offre, au Musée britannique, un bas relief assyrien. La superbe et lamentable bête ne semble-t-elle pas la vivante allégorie de l'Inspiration moderne ? L'avant-train, cambré dans un suprême effort, représente la prodigieuse habileté technique des artistes contemporains ; mais en vain ses deux pattes gonflent leurs énormes muscles ; elles ne peuvent que traîner misérablement la croupe pesante et douloureuse, traversée d'un épieu qui entrave la marche naguère triomphante. Le dédain criminel de notre époque pour les tendances créatrices, voilà ce que symbolise le fer meurtrier. Sans doute l'animal rugit encore, et la vigueur de son râle d'agonie peut illusionner sur sa vitalité les observateurs superficiels. Mais si tout-à-l'heure on ne prend garde à la blessure, et si quelque main prudente ne la soigne énergiquement, la lionne foudroyée rendra son dernier soupir : l'Inspiration sera morte !

JEAN D'UDINE.



FRANZ SERVAIS

ELLE est vraiment lamentable et tragique, cette mort de Franz Servais qui terrasse brutalement l'artiste au moment où la fortune, qui lui fut hostile durant toute sa vie, allait peut-être enfin lui sourire. A Paris, à Bruxelles, en Allemagne, où la noblesse de son caractère et la probité de son art avaient conquis à Servais des amitiés solides, elle eut le même retentissement douloureux. Il semblait à tous que la renommée dût enfin récompenser ce musicien sincère et fervent, qui plaçait si haut ses rêves ; mais sa destinée s'est accomplie dans une attente perpétuelle et décevante. Et s'il eut, récemment, grâce à Félix Mottl, l'éphémère satisfaction de voir le théâtre de Carlsruhe accueillir la partition qui renferme le testament